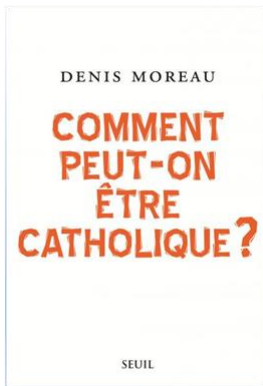


Denis MOREAU, *Comment peut-on être catholique?* Paris, Seuil, 2018, 349 p.



Yvon R. Théroux*

Un professeur de philosophie qui fait l'effort de répondre à une question très actuelle, et ce, de manière tout aussi originale que rationnelle. Une apologie au sens noble du terme comme on traiterait l'athéisme, le marxisme, le libéralisme. Il prend bien au sérieux cette invitation signalée dans la lettre de Pierre (I Pierre, 3,15) : « Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de rendre *raison* de l'espérance qui est en vous » (p.13).

Érudit, l'auteur entend bien présenter de manière *rationnelle* ou à tout le moins raisonnable un catholicisme dénué des apories (contradictions) du passé et de maintenant. Des raisons spéculatives, morales, ou existentielles d'adopter le catholicisme, c'est ce dont il nous entretient avec clarté et précision en s'exprimant joyeusement et de façon détendue.

Dans le *Prologue*, il se présente comme acteur en cette vie qui n'est pas du tout facile, vivant parfois des contradictions internes, des luttes contrariantes. Le catholicisme ne renonce pas à être heureux, il propose de l'être autrement...ce qui n'empêche personne d'être heureux hors du catholicisme (p. 30).

Bref, nous avons tous besoin de salut pour nous dépasser sans se laisser assimiler par toutes sortes de performances, mais dans un abandon à la manière décrite par l'évangéliste Matthieu (Mt 11,28). Nul n'est une île. Le besoin impératif des autres permet de progresser et d'améliorer mon existence. Et le chemin tracé par Jésus dont j'ai hérité par l'éducation transmise par mes parents me convient. L'auteur veut toujours mettre en valeur l'essentiel au détriment de l'accessoire.

Mes parents, dit-il, ne m'ont pas *endoctriné* dans la foi catholique, mais comme de vrais éducateurs, m'ont aussi fourni les outils nécessaires pour confirmer un choix personnel à venir dans le contexte d'une *liberté éclairée*. Les objections sont nombreuses mais relèvent surtout de l'imaginaire et du caricatural, en dehors du « principe réalité. » Me référant à de grands intellectuels catholiques, Claude Tresmontant, Jean-Luc Marion, Jean-Louis Chrétien, René Rémond, Jean Delumeau, ont conforté ma foi, l'ont nourrie avec intelligence. Puis Jean-Paul II et Benoît XVI furent deux papes philosophes qui ont mis de l'avant la raison qui oriente vers la vérité. Et ce, différemment, du discours théologique. L'auteur nous sert par la suite une réflexion approfondie sur la prière et quatre manières de

s'adresser à Dieu en citant à la fin de son raisonnement Thérèse de Lisieux : « Il faut toujours prier comme si l'action était inutile, et comme si la prière était insuffisante. (p. 74). » Le chapitre suivant s'attarde aux justifications rationnelles de la croyance tout en nous saisissant des diverses formes de croyance et de leur degré spécifique.

L'auteur réaffirme ici sa foi en des croyances à la lumière du témoignage de personnes et d'autorités, « ses éducateurs, les chrétiens des siècles passés qui ont œuvré pour préciser et définir leur foi par exemple, lors des grands conciles, des théologiens, les papes dont il estime qu'elles sont dignes de foi... ». Il termine cette réflexion par une citation du théologien Hans Urs von Balthasar (1905-1988) en spécifiant que « Le seul qui puisse avoir quelque espoir d'exercer sur son temps une influence chrétienne, c'est le chrétien qui ne se laisse pas contaminer par l'angoisse pathologique de l'humanité moderne (p. 85) ». Le chapitre 5 revient sur *les bonnes raisons de croire en l'existence de Dieu*.

Les preuves physico-théologiques, cosmologiques et celles des Méditations métaphysiques questionnent notre raison au regard de *l'intelligence de la foi* à la manière d'Anselme de Cantorbéry. Le mot « preuve » serait moins approprié que les termes « indice », « signe qui renvoie à « x » sans conduire à des conclusions certaines (p.94). Tous ces arguments constituent en quelque sorte des préliminaires à la foi, un socle raisonnable d'adhésion au Dieu des croyances catholiques. La deuxième partie nous introduit *Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu*. Il est au cœur du christianisme et Moreau revisite les passages bibliques qui consolident cette perception du Fils venu révéler son Père (Abba). Il appuie aussi en citant Spinoza : « Les décrets de Dieu qui conduisent les hommes au salut ont été révélés au Christ (...) d'une façon immédiate. (...) Et ainsi la voix du Christ peut être appelée la voix même de Dieu » (p.109). L'auteur ne trouve pas si compliqué la Trinité et expose avec beaucoup de simplicité ce dogme chrétien tout en évacuant le préjugé de l'inintelligibilité de la Trinité. Le Dieu Amour (agapè) tel que révélé par Jésus le Christ est l'objet de la Première Lettre de Jean (4, 8 et 16).

Encore une fois Moreau scrute les écrits bibliques et des éléments-clés du *Traité théologico-politique* de Spinoza pour clarifier ce qualifiant du Dieu Amour. À un point tel que le chrétien « lorsqu'il rencontre ou éprouve de l'amour, il estime que quelque chose de Dieu est présent dans sa vie (p. 127) ». L'hymne à l'amour de saint Paul (I Cor 13) est une source majeure d'inspiration pour tout catholique appelé à se diviniser. Cet amour qui peut conduire au pardon, à la réconciliation, à la confession, à ce qui m'empêche d'être meilleur et m'éloigne des autres et du Tout Autre. Dieu d'amour est Dieu de miséricorde. Me savoir aimé et pardonné me permet de m'accomplir au plus haut degré. C'est une forme de *résurrection* et ce thème est développé au chapitre suivant (le 8^e).

« Si le Christ n'est pas ressuscité, notre message est vide et vide aussi votre foi (1 Cor 15, 14-17). » Ressuscité, le Christ nous libère de la peur de la mort et fonde cette espérance, propre aux chrétiens, que la vie présente ne s'achève pas dans un néant. « Cette

victoire sur la mort constitue une puissance de transformation de la vie *actuelle*, qui engage dans une amélioration de l'existence *présente* » (p. 143). Quelques lignes, plutôt originales, consacrées à l'au-delà méritent notre attention liée à la concrétude de notre quotidien.

Le chapitre 9, au titre provocateur, touche nombre de réalités de la vie humaine en épurant une certaine morale dépassée, déphasée. Moreau invite au discernement tout en privilégiant une liberté éclairée qui émane d'une joie de vivre comblante et féconde. C'est pourquoi il maintient (chap. 10) que le corps, la chair ne sont pas en soi mauvais, bien au contraire, si nous comprenons l'Incarnation dans la perspective où Jésus assume intégralement sa nature divine et sa nature humaine corporelle. Trop d'écoles de pensée ont trahi à travers le temps cette dimension de plénitude. L'Eucharistie vient renforcer cette perspective et ce « Prenez et mangez, ceci est mon corps » traduit que le corps est bon et que le plaisir de manger est un geste essentiel à la vie partagée. Quant à parler de la résurrection des corps, c'est s'entretenir de soi, esprit et corps unis, qui restituera ma pleine humanité. La référence au Cantique des Cantiques permet de saisir « les beautés de l'amour charnel ». En ce XXI^e siècle, il y a heureusement réhabilitation du corps au sein du christianisme. Une grâce infinie qui conjugue notre vie quotidienne à celle du Christ.

Le problème du mal interpelle et secoue la foi du chrétien (chap. 11). Surtout ce mal qui a semé la violence en divers lieux et à diverses époques au nom des doctrines, de la soif de pouvoir, des passions troubles des humains. Alors revenons aux nombreux textes du Nouveau Testament en faveur de l'amour et de la non-violence. Et rappelons-nous que l'ivraie *doit* pousser avec le bon grain et que seul Dieu peut élaguer l'un de l'autre au temps de la moisson. C'est une réalité de l'Église (chap. 12) dont la temporalité ne se compare pas à nos institutions socio-politico-économiques. Elle donne le temps au temps (p.206). Elle change et dépasse ses erreurs historiques (Giordano Bruno) et il faut se souvenir de tout ce qu'elle a apporté de positif au monde depuis si longtemps. Ici, je me souviens de ces mots durs à l'endroit de L'Église de la part d'un curé de ma connaissance : « L'Église serait-elle une putain qu'elle n'en reste pas moins *ma mère!* » « L'Église, comme communauté des croyants, constitue le mode de présence du Christ en ce monde, le corps par où l'Esprit du Christ se déploie. (p. 217). » Ce corps composé de différents membres soit en santé ou malade ou nécrosé. Et comme le dit si bien Léonard Cohen, toute réalité comporte une fissure, mais c'est par là que passe la lumière! La brève sortie de Moreau sur les femmes dans l'Église mérite le détour (p. 219-222). Le chapitre 13 reflète l'expérience vécue de l'auteur depuis une cinquantaine d'années.

Son analyse veut essentiellement mettre de l'avant la *spiritualité première* au cœur du catholicisme, à savoir le message intégral de Jésus le Christ. Tout le reste n'est point essentiel et fait souvent défaut. Ajoutons aussi que chaque individu – tout comme Moreau - a occasionnellement de « grands élancements d'amour de Dieu, et, plus fréquemment, est habité par le doute, la sécheresse et l'aridité spirituelles (p. 230) ». Tout catholique, à l'intérieur de ses potentialités et de ses limites, travaille au mieux de son être à ce que le

Royaume adviene et que le monde s'améliore. Il connaît alors la joie du vrai serviteur (Mt 25,21). La troisième et dernière partie est consacrée à l'Espérance dans quatre chapitres complémentaires. Je m'attarde ici au 18^e chapitre qui souligne à la fois divers diagnostics de la fin de l'Église et les raisons de l'auteur à investir « dans une affaire qui a de l'avenir » (p. 319).

L'auteur rappelle la devise de l'ordre des Chartreux : « La croix demeure tandis que le monde tourne. » (p. 321). Passant en revue les multiples idéologies et doctrines qui ont parsemé ses cinquante ans de vie, Denis Moreau met en relief la stabilité de l'Église qui sait tout de même s'inspirer du meilleur de ces « courants de pensée à l'hégémonie éphémère (p.321) ». La présence de l'Église connaît aussi des déplacements géographiques selon les aléas de l'histoire. La sécularisation n'est point un phénomène nouveau et même si cela brasse l'institution ecclésiale, on observe « qu'elle va mieux, qu'elle a une façon plus évangélique d'être présente au monde qu'il y a mille, cinq cents ou même cent ans. (p. 328). »

Pour contrer l'affirmation qui met de l'avant que « le catholicisme n'a plus rien à dire aux hommes d'aujourd'hui (p.333) » nous devons signaler qu'en bien des domaines, le besoin de l'entendre se fait impératif! Les derniers mots de l'auteur, avant sa conclusion, sont révélateurs : « ...le christianisme est au tout début de son histoire. Nous sommes dans les commencements de l'ère chrétienne. À ma très modeste place, je suis engagé dans une affaire qui a de l'avenir. Et vous? (p. 335) ».

La conclusion constitue un témoignage éclairant d'un catholique qui vit sa foi au quotidien : « ma foi catholique, je l'alimente, je l'entretiens, j'en prends soin comme de ce que je possède de plus précieux dans ma vie, avec l'amour que je porte à mon épouse (p. 338). » Il se réfère au philosophe Baruch Spinoza qui avait affirmé dans son *Éthique* : « Tout ce qui est précieux est difficile autant que rare » (p. 339).

- Yvon R. Thérout, président du conseil d'administration de MÉDITATION CHRÉTIENNE DU QUÉBEC ET DES RÉGIONS FRANCOPHONES DU CANADA. (www.meditationchretienne.ca)